

DU LANGAGE HUMAIN A LA PAROLE DE DIEU

LE thème choisi pour le dernier Congrès de Pastorale et de Liturgie, *Bible et Liturgie*, procède d'une prise de conscience accrue de l'importance de la parole dans l'économie générale du christianisme : la Bible est de la parole faite écriture, la Liturgie est, pour partie du moins, de la parole devenant élément actuel de la vie spirituelle d'une communauté; parole et religion sont ainsi intimement solidaires.

Ces lignes voudraient aider à une meilleure compréhension de la Parole religieuse à partir d'une réflexion sur la parole humaine. La perspective sera fondamentalement linguistique, et donc plus descriptive que spéculative, plus phénoménologique qu'ontologique : il appartient au théologien de prolonger et d'approfondir ces vues, dictées seulement par la conviction que la linguistique — comme toute autre science humaine — peut utilement éclairer le travail du théologien en lui fournissant un appareil conceptuel tiré de l'expérience directe du réel.

I

LE LANGAGE HUMAIN, SYSTÈME DE SIGNES

a) Il faut d'abord rappeler que le langage articulé n'est qu'un système de signes parmi d'autres. Nos *œuvres* sont des signes : elles expriment une part de notre moi, elles sont le miroir de la pensée de leur créateur. Les *événements* sont des signes : ils reflètent et traduisent à leur manière les

pensées des groupes qui luttent et s'affrontent le long de l'Histoire. Ce sont là des signes indirects de la pensée humaine. Mais pour sa traduction directe même, la pensée dispose de systèmes de signes (ou sémiologies) non linguistiques. L'animal, l'enfant (in-fans), le sourd-muet, l'adulte normal usent d'une sémiologie *gestuelle* et *mimétique*, dont la liturgie a su remarquablement utiliser les ressources. Les *images* peuvent être des signes, par exemple dans la symbolique du blason, et l'on sait tout l'usage qu'en ont su faire la danse, les diverses espèces de jeux, le cinéma, toute la gamme des arts plastiques. Le propre de ces systèmes de signes non- ou pré-linguistiques est leur caractère global : ils suggèrent des ensembles et des synthèses, ils sont spontanément éléments de spectacles et de drames, et cela les prédispose éminemment à devenir moyens d'action : on parlerait volontiers à leur propos de pouvoir magique, si ce terme n'évoquait un système religieux très particulier. Le système de signes le plus proche de la sémiologie linguistique est sans doute la sémiologie *musicale* : faite de notes et de rythmes, elle a une structure analytique comme le langage articulé (quoique leur superposition en accords et leur nature fondamentalement physico-mathématique les situent aussi du côté des sémiologies synthétiques); d'où le facile et merveilleux accord de la musique et de la parole dans le chant.

Mais dans le langage articulé lui-même il subsiste des synthèses : ce sont les *cris* (ou interjections), qui expriment de façon indivise les réactions profondes de l'âme; et dans les autres mots, — l'immense majorité —, qui sont les éléments analytiques du langage, il y a, sous la tranche de pensée qu'ils expriment, le support sonore qui la porte et qui produit toujours sur l'auditeur un choc physique global et irrationnel : on sait le parti que la poésie et le chant ont su tirer de cet aspect matériel et absolument essentiel du langage humain.

Mais le propre du langage humain articulé est sa nature analytique et en quelque sorte rationnelle. Il est de la pensée découpée en morceaux; il est expression par des mots distincts (sémantèmes), et classification dans des parties du discours (nom, verbe, etc.), de notre expérience du monde et de nous-mêmes. Ce n'est qu'à travers ces analyses et ces

classifications que le langage recrée normalement des synthèses à l'aide des procédés syntaxiques qu'il a inventés à cet effet.

b) De soi un langage est toujours et d'abord *pensée d'un groupe* linguistique donné : il se manifeste sous la forme d'une *langue*. Mais les langues n'existent, comme le groupe lui-même, qu'à travers les individus qui les « possèdent » et les actualisent dans le discours : la langue, système virtuel disponible, devient alors *parole* actuelle et concrète. Langue et parole se fécondent mutuellement : la langue fournit à l'individu l'instrument sur lequel il joue pour s'exprimer et communiquer sa pensée ; l'individu reverse à la langue les mots et les procédés rajeunis, renouvelés, et parfois modifiés, enrichis ou appauvris par son expérience personnelle.

De là vient que toute langue a une *histoire* (elle change comme l'esprit du groupe) ; de là vient aussi qu'elle est un bien appartenant à tout le groupe, qu'elle est une *valeur*, qu'elle est donc objet de soins au cours de l'apprentissage spontané, et, dans les sociétés évoluées, dans le cadre des institutions culturelles. Telle est la langue vue du côté de ses usagers. On voit que le problème essentiel est ici celui de la possibilité, pour une sémiologie fondamentalement sociale, de devenir moyen d'expression de *personnes* ayant à traduire des expériences irréductibles. Ce tour de force n'est possible que grâce au « génie » créateur de l'individu ; il suppose aussi la *plasticité* du langage, laquelle est le corollaire nécessaire de la rigueur et de la fixité qu'il possède en tant qu'institution : on sait qu'elle dérive directement de l'abstraction des signes, c'est-à-dire de leur transcendance par rapport à l'expérience.

c) Mais il faut aussi envisager les langues du point de vue de leur finalité et de leur rendement. Le premier service qu'elles rendent à la pensée est de l'objectiver : « Les mots sont des choses », a dit le poète : la pensée se contemple et se contrôle à travers les mots. Grâce à cette objectivation, elle peut se communiquer : la pensée est donnée à travers les mots, comme on donne des choses. Mais ce don est un échange : la communication est *intercommunication*. C'est dire qu'elle suppose et recrée sans cesse des *communions de personnes*, qui à travers et dans le langage se constituent en groupes. Nos langues analytiques soulignent clairement

les deux niveaux du passage au groupe : à un premier niveau il y a le face à face du *je* et du *tu*, où l'accent est mis sur la distinction des personnes dialoguantes; à un deuxième niveau apparaissent le *nous* et le *vous*, par lesquels se traduisent l'enveloppement et le dépassement des personnes par le groupe. A quoi le langage ajoute encore une autre distinction importante pour notre propos : au *je* et au *tu* d'une part, au *nous* et au *vous* d'autre part, qui représentent les personnes *présentes* au dialogue, il oppose le *il* (*elle*) et le *ils* (*elles*), par quoi s'expriment les êtres *absents* du dialogue et qui forment le propos ou l'objet de celui-ci.

d) La communication transmise par le langage a pour caractère fondamental d'être intéressée : le langage est vitalement ordonné à l'action, au sens le plus large de ce terme. Les linguistes disent que la parole veut produire un *effet*, qu'elle veut faire *impression*; c'est dire que l'objet propre de la parole est d'actualiser la pensée, de l'insérer dans une situation, qu'il s'agit toujours de modifier d'une manière ou d'une autre. Les linguistes distinguent divers types de modifications ou d'effets possibles : effet sur la sensibilité (valeur affective du langage), effet sur l'intelligence (valeur logique du langage), effet sur la volonté (valeur active du langage), effet sur la sensibilité artistique (valeur esthétique du langage).

On voit que le service essentiel que le langage rend à la pensée, c'est de la délivrer de la solitude : la pensée par le langage peut devenir message et proclamation; grâce à lui, elle franchit et vainc l'Espace.

e) Il restait à franchir et à vaincre le Temps. C'est l'opération réussie par l'invention de l'*écriture*. Par l'invention du *livre* est en même temps augmenté le rayonnement spatial de la pensée : le livre transporte de la pensée, qui se communique ainsi en l'absence des personnes dialoguantes, entre lesquelles il se crée une sorte de cité des esprits plus ou moins abstraite.

D'importants problèmes naissent avec ce nouveau stade de l'expression de la pensée. On n'en signalera ici que trois. D'abord la parole arrachée du contexte de la communauté réelle qui la porte devient sujette à des erreurs d'interprétation, dont l'Histoire des Idées fournit mainte illustration. En second lieu, à l'intérieur même de la communauté origi-

nelle, se pose le problème de la fidélité au sens originel, dont l'exacte saisie peut être compromise par les inévitables changements dont les langues, on l'a rappelé plus haut, sont l'objet. Il y a enfin le problème redoutable de la *lettre* et de *l'esprit* : l'écriture *fixe* la pensée, il y a danger qu'elle la *fige*, et ce danger augmente naturellement avec le temps. La civilisation a inventé des remèdes à ces maux. Le remède scientifique par excellence est l'ensemble des techniques réunies sous le nom de philologie ou d'exégèse; mais la philologie elle-même peut dégénérer en littéralisme servile et aveugle, si elle n'est pas animée, entourée, dépassée par la vie spirituelle des individus qui la manient.

f) Malgré tous les succès du langage et de l'écriture, il y a un obstacle que l'homme n'a pas encore réussi à aplanir : c'est celui de la pluralité des langues, qui nuit à la diffusion de la pensée à travers l'espace et parfois à travers le temps (il y a des langues mortes non encore déchiffrées). Nous avons noté plus haut que tout langage se présente historiquement sous la forme d'une langue, et toute langue tend à se singulariser à mesure que le groupe dont elle est l'expression se singularise lui-même. La segmentation et la différenciation linguistiques de l'humanité sont la conséquence jusqu'ici fatale de la dispersion de l'homme sur la planète; elles sont à rebours de la tendance universaliste de la pensée, qui, par une de ses pentes du moins (par l'autre elle est insertion dans une situation concrète et historique), se veut indépendante de tout conditionnement spatial ou temporel. De là les efforts renouvelés pour l'avènement d'une langue universelle, obtenue soit par voie artificielle (du type espéranto), soit par érection d'une langue particulière en langue universelle.

Dans l'état présent du monde, c'est cette dernière solution qui semble s'esquisser, encore que l'on assiste à la rivalité très réelle et parfois très âpre de plusieurs langues également candidates à l'universalité. Pour le moment, le multilinguisme est le régime normal de l'humanité : d'où le développement considérable des techniques de *traduction*, poussé ces derniers temps jusqu'à la mécanisation par le moyen des cerveaux électroniques. Mais un nouveau et grave problème surgit alors : toute langue étant particulière et véhiculant nécessairement des expériences et une pensée

particulières, comment empêcher qu'une traduction, suivant la formule célèbre, ne soit trahison ? Ici intervient en premier lieu la linguistique, sous la forme de la lexicologie, de la stylistique et de la grammaire comparées, qui pèsent les valeurs d'une langue à l'autre et tâchent de découvrir l'unité sous la diversité. Mais il faut signaler aussi l'utilité inaltérée ou renouvelée du langage des *gestes* et du langage des *images*, plus spontanément universels, quoiqu'ils soient eux aussi fonction d'un groupe, et en tout cas d'un apprentissage autrement facile que les langues articulées. Le cinéma et la presse illustrée ont réussi, comme on sait, à leur donner un relief singulier, allant jusqu'à réduire la parole au rôle d'une sémiologie auxiliaire. Rappelons enfin la valeur universelle du langage des sons, qui fait de la *musique*, surtout instrumentale, un des plus grands communs dénominateurs de l'humanité à la recherche de son unité.

g) Dans toutes ces considérations, nous avons négligé l'aspect moral du langage. Ce disant, nous ne pensons pas tant au bon ou mauvais usage que les hommes peuvent en faire, que plutôt à la *perfection* technique qu'ils peuvent lui donner en le rendant sans cesse plus apte à l'expression à la fois totale et distincte de la pensée; ou, au contraire, à la *corruption* dont il est susceptible lorsqu'il devient déloyal, ambigu, vulgaire, et finalement inapte à l'expression de l'homme spirituel. C'est dans ce sens surtout qu'Ésope avait raison de dire que la langue était à la fois ce qu'il y a de meilleur et de pire dans l'homme.

Tel est dans ses grandes lignes l'univers de la parole humaine. C'est l'univers même de l'homme en tant qu'homme : le langage est spontanément et intimement son royaume, le seul royaume sans doute dont il reste inaliénablement, souverainement et démocratiquement le roi à travers l'espace et le temps; royaume dont l'édification est sans doute une de ses fins dernières les plus hautes, et dont les dimensions ultimes n'ont de comparables que celles des espaces planétaires et stellaires¹.

1. Une analyse complète du langage humain évoquerait ici le passage du langage extérieur au *langage intérieur*, c'est-à-dire à la méditation et à la réflexion; mais il faudrait pour cela de longs développements qui nous éloigneraient de la perspective liturgique de cette étude.

II

LA PAROLE DE DIEU

Nous avons jusqu'ici considéré le langage dans sa fonction générale et seulement profane. Mais l'homme n'appartient pas seulement à un monde profane : animal religieux, il sacralise la société ou crée au sein d'elle une société religieuse qui manie à son usage une langue spécifiquement religieuse, une langue sacrée. Toute religion suppose un courant d'échanges de haut en bas et de bas en haut, un courant qui va du monde nouménal au monde humain et vice-versa; le christianisme n'échappe pas à cette loi. Le langage religieux se présente donc sous un double aspect : il est langage d'en haut, ou parole de Dieu; il est d'autre part langage d'en bas, ou parole de prière, et plus spécialement de prière liturgique. Nous l'envisagerons successivement sous ces deux aspects. Nous verrons comment la linguistique religieuse utilise toutes les notions de la linguistique profane, mais en les transformant souvent, et en donnant aux problèmes soulevés une gravité et une résonance singulières. Voyons d'abord ce qu'il en advient quand il s'agit de la parole d'en-haut, de la Parole de Dieu.

a) Une première constatation s'impose : s'il y a Parole de Dieu, ce ne peut être qu'en vue de la communication. De soi Dieu, étant pur esprit, ne s'exprime pas par un langage fait, comme celui des hommes, d'esprit et de matière. Et cependant il s'exprime. Si son expression n'était destinée qu'à lui-même, au sein de la Trinité, un « langage » purement spirituel suffirait. Mais poussé par l'Amour, qui est sa définition, Dieu s'exprime au-dehors par la Création faite à son image et qui par conséquent est aussi son *signe*. Les cieux chantent sa gloire, dit le psalmiste. Or Dieu a engagé dès le début un *dialogue* avec l'homme, terme et achèvement de la création : pour que ce dialogue soit intelligible pour l'homme, le langage de Dieu emprunte le secours de la parole humaine. La chute et le péché n'en ont pas modifié la « technique », si l'on peut dire : soit qu'il révèle sa nature aux hommes, soit qu'il leur annonce son plan de salut, il fait toujours passer son message à travers un langage

d'hommes. Bien plus, l'humanité n'existant, à l'époque historique, que sous la forme de groupes spécifiés, la Parole de Dieu emprunte nécessairement des langues particulières, celles qu'emploient les « prophètes » et les « grands inspirés » parlant en son nom.

On voit ici les nouveaux problèmes qui surgissent. Non seulement Dieu va emprunter une langue commune pour y faire entendre sa Parole personnelle (en cela il est soumis à la même servitude que tous les usagers d'une langue), mais encore il doit faire en sorte que cette parole tout en restant humaine soit aussi Parole de Dieu, c'est-à-dire Parole d'un Être transcendant et essentiellement *autre* que les hommes; être à la fois différent et le même, il y a là une gageure, un « paradoxe » au sens kirkegaardien du terme, dont il appartient à la « philologie sacrée » de pénétrer le mystère. Dieu doit enfin à travers des langues particulières atteindre tous les hommes.

b) En droit, la possibilité d'une Parole de Dieu s'exprimant à travers la parole humaine a son fondement dans le principe d'*analogie*, lui-même fondé sur la parole de la Genèse, 1, 27 : « Dieu créa l'homme à son image »; en quelque chose déjà tout langage humain, parce que spirituel, suggère du divin. Un *certain* anthropomorphisme peut donc affecter légitimement la Parole de Dieu : concrètement la Parole de Dieu sera de la parole humaine moins le trop humain. D'où, par exemple, l'importance des négations dans le langage biblique (cf. Jn, 18, 36 : Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde »). Mais la chute a augmenté l'écart entre l'homme et Dieu. D'où aussi la nécessité de ne recourir qu'à un bon langage, à un langage non corrompu, fait de notions riches et loyales, et cherchant sa propre perfection (au sens indiqué plus haut) dans un esprit de lutte et comme une exigence interne et permanente. Le langage biblique est naturellement langage hiératique, proche du langage des chefs parlant à des subordonnés, mais lui-même magnifié, transposé, comme par exemple quand il s'agit des noms de « Seigneur » ou de « Roi » que Dieu se donne dans l'Ancien ou le Nouveau Testament (cf. Philipp., 2, 9-11 : « Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné *le Nom qui est au-dessus de tout nom* pour que... toute langue proclame de Jésus-Christ qu'il est *Seigneur* »). D'où encore le

recours au langage poétique, qui lui aussi est un langage qui se veut *autre*; de là par exemple les alliances de mots, qui transvaluent une notion en une autre (Jn, 18, 36 : « Donc tu es *Roi*? lui dit Pilate. — Tu le dis, je suis *Roi*, répondit Jésus, et je ne suis né, je ne suis venu dans le monde que pour *rendre témoignage à la Vérité* »); de là encore les images et les paraboles, qui suggèrent l'indicible, et dont les Paraboles du Royaume de Dieu sont la plus parfaite illustration, etc. Il y a ainsi toute une *stylistique sacrée*, obtenue à partir des niveaux supérieurs du langage humain, et qui est notamment mise en œuvre lorsque Dieu parle de lui-même ou de la destinée spirituelle de l'homme.

c) Cependant il y a toute une part du message divin qui est directement ordonnée à l'organisation de la vie morale et sociale de l'homme. Dieu se mêle à l'Histoire, qu'il entend diriger selon ses vues, qui, groupées en faisceau, forment un véritable humanisme. Il parle alors un langage pleinement et directement humain (cf. Isaïe, 45, 19 : « Moi Yahvé je parle avec justesse et m'exprime en paroles droites »). Ce langage de Dieu est essentiellement un langage d'action : il donne des ordres, énonce des préceptes, fustige les dévoyés, appelle les justes et les pécheurs repentis.

d) Au reste toute parole de Dieu a cette orientation active : parole révélée, parole poétique, justesse logique, tout cela est subordonné à l'œuvre de salut que la Parole de Dieu s'est donné pour mission non seulement d'annoncer, d'engager profondément, mais d'opérer. D'où ce compliment, très typique du langage biblique, que saint Paul adresse aux Thessaloniens (I Thess., 2, 13) : « Voilà pourquoi, de notre côté, nous ne cessons de rendre grâces à Dieu de ce que, une fois *reçue* la Parole de Dieu que nous vous faisons entendre, vous l'avez *accueillie*, non comme une parole d'hommes, mais comme ce qu'elle est réellement, la Parole de Dieu. Et cette parole reste active en vous, les croyants. » La Parole de Dieu a de ce fait quelque chose de volontiers tendu, de pressant, d'immanquablement grave, que seule la tendresse de la miséricorde vient adoucir : elle engage des destinées, et des destinées spirituelles. Sa gravité n'a d'égale que son ambition : elle est une machine à faire des dieux.

e) La Parole de Dieu se présente pour nous sous la forme d'une écriture, que nous appelons l'*Écriture Sainte*. L'Écri-

ture est le dépôt et le mémorial de l'histoire du peuple de Dieu, des vérités à lui révélées et des promesses qui lui ont été faites. A côté de la tradition orale, elle constitue une tradition plus stable, parce que mieux fixée; elle s'arrête quand la révélation est close. Mais celle-ci ne se confond pas entièrement avec elle : à côté de la Parole écrite, l'Église reconnaît l'authenticité de la Tradition orale, et cela est non seulement de la bonne théologie, mais aussi de la bonne linguistique. Celle-ci enseigne l'antériorité historique et la priorité de droit de la parole parlée, dont la parole écrite n'offre qu'un cas particulier, et en somme contingent. Bien plus, la parole écrite ne prend son sens et ne reste vivante, c'est-à-dire la lettre ne demeure fidèle à son esprit, que si elle continue à baigner dans la parole parlée, au sein d'une communauté vivante dont elle est la nourriture. L'histoire est cependant là pour montrer qu'une tradition purement orale, qui omettrait de s'appuyer sur une lettre, *peut* elle aussi se défigurer : philologie sacrée et tradition vivante doivent se donner un mutuel appui, et c'est tout le sens de l'actuel renouveau biblique.

f) Mais un grave problème surgit pour la Parole de Dieu du fait de son incarnation dans une langue donnée, qui est langue particulière d'un peuple particulier, alors que le message est de soi universel. Pour le demeurer, il doit donc être *traduit* dans toutes les langues parlées par les hommes. Un pluralisme linguistique est nécessaire. Or la traduction est œuvre humaine. L'intervention d'une autorité régulatrice a certes son fondement dans la structure même de l'Église; mais du point de vue du philologue, cette intervention est ici spécialement nécessaire pour préserver la pureté du message dans ces multiples diffusions. Ce que le philologue exigera aussi, c'est que cette intervention soit éclairée par le conseil des sages et des spécialistes de la philologie sacrée. Mais quels que soient les périls d'une diffusion universelle, sa nécessité est un ordre; elle dérive directement de ces paroles du Christ : « Il faut que la Bonne Nouvelle soit proclamée à toutes les nations » (Marc, 13, 10); à quoi fait écho le passage de l'Épître aux Philippiens cité plus haut : « Que toute langue proclame de Jésus-Christ qu'il est Seigneur » (2, 11).

On peut se demander pourquoi Dieu s'exprime dans telle

langue plutôt que dans telle autre. Il est permis de penser que sa parole n'est absolument absente d'aucun langage humain. Une présence privilégiée — la présence dans les langues successives du peuple juif (hébreu, araméen, grec) — suppose la proclamation en valeurs absolues de valeurs en soi seulement historiques; c'est à quoi Dieu a procédé en se choisissant *son* peuple, devenu peuple de Dieu, et en faisant de la langue de ce peuple la *langue de Dieu*.

III

PAROLE ET LITURGIE

Examinons maintenant ce qu'il advient de la parole humaine lorsqu'elle devient parole liturgique.

La parole intervient à double titre dans la liturgie : celle-ci est d'une part actualisation de la Parole de Dieu s'adressant aux hommes, et d'autre part parole (réponse) des hommes s'adressant à Dieu; elle est parole d'en-haut et parole d'en-bas.

a) En tant qu'actualisation de la Parole de Dieu, la liturgie n'ajoute à celle-ci que son indispensable dimension communautaire. Par la liturgie la Parole de Dieu est effectivement apportée aux hommes, par le moyen de la lecture, du chant, du commentaire, et de leur intime association avec l'action sacramentelle; la liturgie est pour la Parole de Dieu une des façons — la principale — de devenir Parole d'Église, c'est-à-dire d'être elle-même.

b) En tant que parole des hommes s'adressant à Dieu, la parole liturgique doit résoudre des problèmes divers et nouveaux. Il se pose d'abord un problème commun à toute prière : comment parler dignement à Dieu avec un langage essentiellement fait pour parler aux hommes ? La solution est ici encore dans le recours à l'*analogie*. Il existe dans la société humaine des situations analogues à celle de l'homme devant Dieu : celles par exemple d'un inférieur par rapport à son supérieur, d'un enfant par rapport à son père, etc. L'anthropomorphisme est ici tout naturel, puisque ce sont des hommes qui parlent. Les conditions de ce langage sont essentiellement morales : il s'agit pour lui non seulement

de rester digne, mais aussi, et surtout, d'être totalement sincère et authentique, le *mensonge* sous toutes ses formes (faux-semblant, tiédeur, *inactualité*, etc.) étant le grand ennemi du langage de la prière.

c) Le problème spécifique du langage liturgique est celui de sa *fonction communautaire*. Il s'agit ici de faire passer la langue commune au niveau non pas d'une parole individuelle, mais d'un langage convenant à tous, et cependant concret, jailli de situations bien définies. Il faut d'autre part que cette parole *constitue* et soude cette communauté en même temps qu'elle l'exprime, et il faut qu'elle la constitue dignement. D'où les exigences en quelque sorte contradictoires auxquelles elle doit satisfaire : d'une part spontanéité et jaillissement instantané, pour qu'elle reste authentiquement parole, c'est-à-dire vivante, actuelle, « en situation » ; d'autre part organisation, direction, élévation, afin qu'elle remplisse sa fonction pédagogique à l'égard de la communauté comme telle. Il ne semble pas que la solution de cette antinomie soit actuellement déjà trouvée ; sa découverte est une des tâches majeures du mouvement liturgique. Une chose semble cependant acquise, évidente : l'Écriture Sainte, qui est Parole transmise par des individus et éprouvée par des communautés, est le modèle permanent du langage liturgique, dont elle est la norme régulatrice et dont elle permet, à cette condition, le développement et l'ouverture à la vie.

d) Un dernier point reste à considérer : y a-t-il nécessité d'une langue liturgique universelle ? La tendance est ici inverse de celle que nous avons rencontrée pour la Parole de Dieu : l'Église se résigne mal au pluralisme et tend nettement à ériger une langue particulière en langue universelle : à l'intérieur de l'Église catholique, le latin occupe une situation dominante malgré l'existence à côté de lui d'autres langues sacrées.

Il faut cependant souligner que cette solution ne résout qu'en apparence le problème de la langue universelle : seuls le clerc qui officie et quelques fidèles privilégiés comprennent la langue du culte officiel, qui n'est donc pas une langue entièrement *authentique* pour la majorité des fidèles. Il s'agit d'autre part dans le cas du latin d'une langue morte, qui, même chez ceux qui la connaissent pour l'avoir

apprise, est, pour partie, privée des résonances affectives, dont nous avons rappelé plus haut qu'elles sont essentielles à une langue vivante. Puisque la langue officielle doit traduire la prière d'une communauté, il serait naturel qu'elle pût le faire dans la langue même de cette communauté.

Mais si l'Église reste si fermement attachée au latin, et éventuellement au grec, c'est qu'elle voit dans ces langues non pas des langues mortes, mais des langues traditionnelles, qui préservent précisément une tradition de pensées et d'inspirations religieuses; c'est aussi qu'elle pense que la communauté universelle des clercs soudée par la commune langue liturgique est à elle seule déjà un bien, qui vaut le sacrifice d'autres valeurs inhérentes à la liturgie.

Qu'il soit néanmoins permis à un philologue de penser, en toute simplicité, que l'usage par la liturgie de sémiologies complémentaires comme celles du geste, du symbole, des rites, du chant, pourrait largement satisfaire au besoin d'universalité dans la liturgie; moyennant quoi il devrait être possible de donner accès aux langues particulières, à tout le moins dans les parties de la liturgie proclamées à haute voix, afin que précisément « toute langue *proclame* de Jésus-Christ qu'il est Seigneur » : l'hommage de toutes les langues est sans doute supérieur à celui d'une seule, quand celle-ci n'est pas vraiment la langue universelle des hommes.

IV

CONCLUSION : DE LA PAROLE AU VERBE

La parole nous est apparue d'abord comme expression du groupe humain et des personnes qui le composent, puis comme expression du monde religieux, sous sa double forme de parole de Dieu et de prière de son peuple. Il reste un dernier palier à gravir : la parole devenant personne, et s'identifiant avec Dieu en Jésus-Christ. Préfigurée dans l'Ancien Testament par la Sagesse personnifiée, la parole nous apparaît alors comme Verbe, expression distincte et intelligible de la Déité au sein de la Trinité, puis expression sensible dans l'Incarnation, où le Verbe de Dieu s'unit hy-

postatiquement à la parole humaine afin de révéler l'amour de Dieu pour les hommes et opérer leur salut. Après quoi le Verbe est remonté au Père, logeant ainsi la parole humaine, emportée avec lui, au sein même de la Trinité : dans la mesure où notre parole résume notre expérience de l'univers, l'univers entier est donc déjà *représentativement* récapitulé dans le Christ, en attendant qu'il le soit effectivement et substantiellement le long des étapes du salut, entre la « plénitude des temps » de l'Incarnation et la Parousie finale.

C'est à une ascension extraordinaire et presque vertigineuse que nous assistons de la sorte. L'étonnant, ou plus exactement l'admirable, est que tout dans l'inférieur annonce déjà le supérieur, sans pourtant le postuler, et que le supérieur intègre l'inférieur sans pourtant l'étouffer : dans le langage humain tout est annonce et tout est figure, mais aussi, hormis le mal, dont il n'est pas plus exempt qu'aucune autre créature, tout en est sauvé.

PAUL IMBS,

Professeur à la Faculté des Lettres
de Strasbourg.